



HAL
open science

Les mémoires kaléidoscopiques autour de l'aide au développement

Loïc Barbedette, Denis Pesche

► **To cite this version:**

Loïc Barbedette, Denis Pesche. Les mémoires kaléidoscopiques autour de l'aide au développement. *Anthropologie et développement*, 2022, Récits et matérialités de l'aide: le développement au prisme des mémoires, 53, pp.175-190. 10.4000/anthropodev.1847 . hal-03921070

HAL Id: hal-03921070

<https://hal.science/hal-03921070>

Submitted on 4 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les mémoires kaléidoscopiques autour de l'aide au développement

Avril 2022

A paraître dans la revue *Anthropologie et Développement*

Loïc Barbedette – Sociologue
F-22720 Plésidy, France

Denis Pesche – Sociologue
CIRAD, F-34398 Montpellier, France.
UMR ART-DEV - Univ Montpellier, CIRAD, CNRS, Univ Montpellier 3, Univ Perpignan Via Domitia.

Résumé : Cet article est rédigé sous la forme d'un entretien reconstruit à partir de leurs notes et de leurs souvenirs par les deux auteurs qui ont participé au "groupe de Bonneville", un groupe de praticiens de la coopération qui s'est réuni informellement chaque année pendant près de 10 ans au tournant du siècle. L'évocation de cette expérience amènera à discuter de la fonction et des traces du travail de mémoire dans le monde de l'aide pour le développement, aussi bien en son cœur, souvent battant au rythme de l'activité des bailleurs de fonds ou des grandes conférences internationales, que sur l'un de ses types d'espaces d'intervention – celui des sociétés rurales africaines - où l'aide prétend orienter les processus de développement, mais où les interventions d'aide au développement ne sont souvent que des épisodes parmi d'autres dans les transformations du monde. Cette forme particulière d'écriture d'un entretien reconstruit est elle-même un dispositif collectif minimal, celui du dialogue, qui a exhumé lui aussi un fragment de mémoire entendue comme mise en forme verbale du passé dans le présent (Fouéré 2010).

Summary : This article is written in the form of an interview reconstructed from their notes and memories by the two authors who participated in the "Bonneville Group", a group of cooperation practitioners who met informally every year for almost 10 years at the turn of the century. The evocation of this experience will lead to discussing the function and traces of memory work in the world of development aid, both at its heart, often beating to the rhythm of the activity of donors or organizations major international conferences, only on one of its types of intervention spaces - that of African rural societies - where aid claims to guide development processes, but where development aid interventions are often only episodes among others in the transformations of the world. This particular form of writing a reconstructed interview is itself a minimal collective device, that of dialogue, which has also exhumed a fragment of memory understood as verbal shaping of the past in the present (Fouéré 2010).

Mots-Clés : Communautés rurales africaines, mémoire et histoire de l'aide au développement

En 1996 le Club du Sahel et le CILSS¹ ont lancé deux importants exercices croisés – Coopération 21 et Sahel 21 – dont l'objet était de faire le "bilan de 20 ans d'aide au Sahel pour envisager la coopération de la génération à venir". Il s'agissait, à l'occasion du 20^{ème} anniversaire du Club, de retrouver les traces laissées sur l'espace sahélien par la plus grosse machine à projets construite à cette époque par l'aide internationale pour réparer les effets de la grande sécheresse des années 70. Cet exercice s'est conclu en septembre 1997 par la conférence de Banjul et a été prolongé en 1999 avec la conférence d'Yverdon. Il a mobilisé de nombreux experts et exploité la plupart des évaluations disponibles sur l'aide. Dans cette période d'achèvement des ajustements structurels et de doutes sur l'efficacité de l'aide, ces exercices d'une grande richesse ont, entre autres, interrogé la propension de l'aide au développement à "trouver des problèmes aux solutions" (Naudet 1999).

Ces mêmes années ont vu éclore plusieurs espaces plus ou moins formels dans lesquels des praticiens de l'aide au développement se rencontraient pour partager leurs questionnements critiques sur leurs pratiques et chercher des voies de renouvellement à partir d'un regard différent sur les transformations

¹ Comité permanent Inter-Etats de Lutte contre la Sécheresse dans le Sahel

des sociétés africaines. Cet article se propose de réactiver et d'interroger la mémoire de l'un d'entre eux, le "Groupe de Bonneville", dans lequel se sont retrouvés plusieurs acteurs du processus "Coopération 21". Nous faisons l'hypothèse que ce groupe, dont nous allons retracer brièvement l'histoire, constitue un « espace mémoriel » au sein du monde de l'aide pour le développement. Ici, l'idée d'espace mémoriel n'est pas utilisée au sens habituel d'un lieu de mémoire (Lavabre 2007) mais d'un moment collectif, circonscrit dans le temps et l'espace, où se réalise un travail de mémoire, une sorte de sous-espace du monde de l'aide pour le développement où un travail collectif dans la durée, localisé, produit une certaine mémoire.

Une vingtaine d'année nous séparent de cette expérience. Les participant.e.s au groupe de Bonneville ont laissé peu de traces dans la littérature académique (Lecomte et Naudet 2000). Ils ont échangé autour de nombreuses notes analysant l'aide au développement en train de se faire au prisme des pratiques professionnelles ou des engagements militants des un.e.s et des autres et de leur mise en écho avec des textes produits sur l'aide et sur les transformations de nos sociétés au Sud et au Nord. En partant d'expériences ancrées dans des territoires concrets, ce groupe a constitué une sorte d'espace de résonance des mémoires immédiates portées par chacun.e et des débats provoqués par leur confrontation.

L'espace du groupe de Bonneville

Qu'avait à voir ce groupe de Bonneville avec le monde de l'aide au développement ?

Le groupe de Bonneville est issu d'un groupe créé par la GTZ (devenue la GIZ²), le "cercle des consultants" dont il s'est rapidement autonomisé. Toutes celles et ceux qui ont fréquenté le groupe de Bonneville (au fil des ans plus d'une soixantaine de femmes et d'hommes de 30 à 70 ans, suisses, français, allemands, belges, italiens, mais francophones) appartenaient à des titres différents à la galaxie du monde de l'aide pour le développement, soit qu'ils fussent membres ou liés à une agence de développement, d'une ONG ou d'un réseau, d'une organisation militante, ou liés à des organisations paysannes africaines, parfois européennes. Il y avait des universitaires et des praticiens. Des participant.e.s d'origines diverses, mais qui avaient en commun une insatisfaction par rapport aux pratiques dominantes de l'aide, un constat partagé de décalages multiples entre le "monde de l'aide" (on parlait de la "bulle de l'aide") et les réalités qu'ils connaissaient. C'est ce qui les motivait pour se retrouver, approfondir une analyse critique et chercher à ouvrir des voies alternatives.

Il y a une triangulation à faire pour resituer cet espace dans l'Histoire, qui reste à écrire, du monde de l'aide pour le développement.

D'abord la plupart de ces personnes avaient évolué dans la mouvance du courant de l'auto-promotion, qui avait fortement marqué la fin des années 70 et la décennie qui a suivi (Kaï Hong 1991). Ce groupe qui se retrouvait à Bonneville (à proximité de Genève) se réunissait dans les locaux du GRAD (Groupe de Réalisations et d'Animation pour le Développement), dans son centre de documentation aujourd'hui dispersé où l'on pouvait trouver l'essentiel des publications et de la littérature grise sur l'auto-promotion, et où des militants associatifs français, suisses et italiens croisaient des étudiants, des jeunes ruraux et des leaders paysans africains qui venaient rendre visite à Bernard Lecomte, l'hôte de ces rencontres, qui a été l'un des premiers analyste critique de l'approche projet et le co-fondateur en 1978 avec Bernard Lédéa Ouadraogo de Six S ("Se Servir de la Saison Sèche en Savane et au Sahel") (Lecomte 1986, Lecomte 2020). Six S a été la première et sans doute la plus importante expérimentation sur une longue durée et sur un vaste espace d'un dispositif de fonds non affectés (fonds souples) co-géré par des donateurs et des paysans, c'est-à-dire d'un anti-projet (Egger, 1987). On est ici dans le creuset de "l'approche processus" et de ce qui deviendra un mot valise de la rhétorique du développement : l'empowerment.

Par ailleurs le groupe de Bonneville a réellement pris son essor au moment où l'ont rejoint et alimenté de leurs écrits et de leur documentation plusieurs acteurs directs de l'exercice Coopération 21. Cet exercice de mémoires croisées et l'exercice parallèle de Sahel 21 ont mobilisé beaucoup de temps et de moyens, montrant ainsi que l'aide au développement est tout à fait capable de "regarder dans le rétroviseur", mais il a laissé peu de traces et dans cette période de questionnements profonds on a vu affleurer chez certains l'impression déstabilisante de participer à une entreprise absurde, d'appartenir à un système qui perd le

² Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit (Agence allemande de coopération internationale)

sens de sa mission. La "réforme de l'aide" mise par la suite sur les rails avec la formulation en 2000 des Objectifs du millénaire pour le Développement, puis encadrée par les principes de la déclaration de Paris sur l'efficacité de l'aide au développement de 2005 n'a pas pris appui sur un travail de mémoire, mais sur une projection volontariste.

Le troisième point de référence de notre triangulation, ce sont les espaces d'engagement professionnel des membres du groupe de Bonneville. Ils n'avaient pas un terrain concret commun, mais les expériences qu'ils partageaient portaient de terrains concrets. Outre celui de la réforme de l'aide, on trouve principalement l'appui au mouvement paysan ouest-africain au moment de la naissance du ROPPA³, la gestion des conflits dans la région des Grands Lacs (par l'Institut interculturel de la région des Grands Lacs/Pole Institut, dont les animateurs seront également présents à Bonneville), l'appui aux systèmes de financement décentralisés, la mise en place de la décentralisation, dans lesquels sont activement partie prenante d'autres membres du groupe de Bonneville. Ces femmes et ces hommes sont donc branchés sur des terrains où émergent des phénomènes socio-politiques nouveaux (décentralisation, réseaux paysans internationaux...) et des pratiques qui paraissent alors porteuses d'avenir, ou d'interrogations : c'est à partir de ces terrains qu'ils et elles vont échanger.

Et comment fonctionnait ce groupe de Bonneville ?

Il s'est réuni pendant 9 ans (de 1997 à 2005) au cours de la première semaine de l'année. Chaque rencontre regroupait une trentaine de participant.e.s, parfois plus, parfois moins, et durait trois jours. Il n'y avait pas d'ordre du jour ni d'objectifs prédéterminés, mais des documents (notes grises, études de cas, articles, notes de lectures ou comptes rendus de recherche) circulaient avant la rencontre. Celle-ci commençait toujours par un très long tour de table où chacun.e était invité.e à raconter de façon très libre ce qu'il avait vécu ou expérimenté d'important au cours de l'année écoulée. Ce n'est qu'une fois ce tour de table terminé, souvent au bout d'une journée entière, que l'on s'accordait sur des sujets à approfondir, le plus souvent autour d'un ou plusieurs de ces "récits" mettant en évidence une question, un thème. On se répartissait alors en petits groupes d'échanges, puis on se retrouvait pour partager les fruits de ces échanges. Un dernier tour de table permettait à chacun.e de renvoyer l'écho que suscitait ces échanges, mais on ne cherchait pas à dégager une conclusion commune et il n'y avait pas non plus de compte rendu de la rencontre. Cela a d'ailleurs été à plusieurs reprises un sujet de vif débat entre nous. Certains auraient souhaité que le groupe de Bonneville produise et publie des documents de position, une charte, un manifeste ou des textes collectifs. D'autres pensaient que cela aurait figé la dynamique de ce groupe qui se refusait à reproduire le schéma d'un séminaire de plus sur l'aide et le développement. Par contre plusieurs d'entre nous ont pris l'habitude d'écrire après ces rencontres des "retours de Bonneville", libres notes personnelles de réflexion et d'approfondissement partagées ensuite avec les autres participant.e.s. Comme toute rencontre, celle de Bonneville avait son "in" et son "off". Pendant les pauses cafés ou les repas les discussions se poursuivaient et pouvaient s'ouvrir sur des sujets imprévus. L'ambiance était très conviviale. On sait que cette dimension de convivialité produit la confiance nécessaire au travail réflexif approfondi.

Plus précisément, sur quoi ont porté les échanges au sein de ce groupe ?

L'un d'entre nous a essayé à l'issue d'une de ces rencontres de "cartographier" les thèmes abordés à Bonneville. Ils se répartissaient entre deux pôles : comment lire les réalités ? comment les transformer ?

Autour du pôle de la lecture des réalités nous avons cherché à déchiffrer ensemble à partir de nos expériences ce qui se passe dans le champ de l'économie rurale, ce qui se vit dans les exploitations familiales paysannes, ce qui se joue avec la décentralisation, autour des dynamiques régionales, quels étaient les ressorts des conflits et de la violence, les perspectives du mouvement paysan, comment appréhender de façon non normative le changement. Une première ouverture s'est opérée sur la question du sens qui a été ensuite l'un des leitmotiv de Bonneville. Sens (orientation, signification) de ce qui se passe autour de nous (le thème de la façon de voir et du "regard" s'imposera dans les dernières rencontres), mais également sens de ce que nous faisons, de nos pratiques, et sens de l'espace de Bonneville : on glisse alors vers l'autre pôle.

³ Réseau des organisations paysannes et de producteurs d'Afrique de l'Ouest, fondé en 2000 et dont le premier Président, le sénégalais Ndiogou Fall, viendra à Bonneville.

Autour de la transformation des réalités nous avons longuement visité le champ de l'aide – son projet de contribution au changement – et celui de sa réforme, c'est-à-dire de sa propre transformation, et nous avons échangé de façon critique sur les pratiques et les méthodes (la planification, le projet, la gestion de l'information et des connaissances, le micro-crédit, la négociation, l'accompagnement de processus, l'auto-évaluation, la capitalisation), ainsi que sur les rôles et les métiers (le consultant, l'expert, l'intermédiaire, le chercheur, le médiateur, le militant, ...) et nos propres responsabilités, à travers les tensions liées à nos postures hybrides, pris entre nos positions d'acteurs de l'aide au développement et celles de citoyens engagés.

Dans un "retour de Bonneville", un participant montrait comment chacun retirait d'un même thème d'échange des applications et des prolongements sur des pistes différentes. Ainsi lorsque l'on a débattu de l'autonomie et de la dépendance, certains ont développé ce thème autour des aspects financiers et du micro-crédit, d'autres sur des aspects anthropologiques, d'autres sur l'autonomie de pensée dans les organisations paysannes. Maintenant, quand on considère dans la durée le travail de Bonneville on constate qu'il a revisité au fil des ans quelques thèmes de base (l'appui, l'aide, le conflit...) mais que ceux-ci se sont remodelés à travers des éclairages nouveaux apportés par petites touches. Le groupe a limité le risque de tourner en rond grâce au renouvellement réguliers d'une partie des participants et à l'éthique du groupe : ouverture, doute, écoute, exigence critique, non dogmatisme : *"il y a, écrivait l'un de nous, suffisamment de liberté et de refus du dogmatisme, d'humour et d'insolence pour permettre aux déviances de s'exprimer et d'explorer des champs nouveaux hors de la pensée unique"*.

Donc, il y a eu des évolutions. Sur quels aspects ont-elle été les plus significatives ?

Il y a très nettement eu un élargissement des perspectives qui étaient "professionnelles" au départ (le "cercle des consultants") et se sont rapidement déplacées vers la problématique de la réforme de l'aide au développement. Ce qui est très sensible dès 2000, c'est une déception par rapport au processus Coopération 21 (*"le Club ne valorise pas les apports de Coopération 21"* ; *"une partie de notre travail a été mise à la poubelle"*), mais également par rapport à d'autres processus similaires comme les 250 études de cas et témoignages recueillis sur la coopération européenne (Simon, Tien, et Goasmat 1999) qui ont eu aussi un très faible écho. Le doute s'instille sur la capacité des institutions de l'aide à se réformer malgré leur capacité à regarder, quand elles le décident, dans le rétroviseur. La question d'avenir ne paraît plus être celle de l'aide au développement, mais celle de la relation de "co-opération" : les autres thèmes (conflit, décentralisation, autonomie, regard...) trouvent sous cet angle un nouvel intérêt et il y a un décentrage progressif de l'espace de Bonneville par rapport à la question de la réforme de l'aide et de la machinerie du développement et une montée en puissance de la réflexion sur les transformations des réalités sociales. Il est très frappant de constater qu'à l'exception (qui certes n'est pas mince !) du changement climatique et bien sûr de la pandémie du coronavirus, quasiment toutes les questions qui ont pris les devants aujourd'hui (migrations, terrorismes, jeunesse, montée du religieux...) ont été pressenties à Bonneville.

On a senti une baisse de régime à partir de 2004 : le nombre de participants diminuait (mais de nouveaux venus continuaient d'arriver), il y avait moins de propositions de thèmes. Après sa neuvième rencontre en 2005, le groupe a préféré se saborder plutôt que de s'essouffler.

Comment la question de la mémoire a-t-elle traversé l'espace de Bonneville ?

Il y eu au sein de cet espace une réflexion spécifique sur la capitalisation et la transmission de l'expérience. Plusieurs participant.e.s ont souligné l'importance de l'émotion, souvent liée à la forme du récit de vie ou d'expérience, comme facilitateur de mémorisation pour celui qui « reçoit » cette expérience. L'engagement dans l'effort de capitalisation et de transmission d'expérience vécues est indéniablement un travail de mémoire en soi, orienté vers diverses finalités. Le GRAD qui organisait les rencontres de Bonneville en a fait un de ses métiers principaux, avec le recueil de très nombreux témoignages de femmes et d'hommes du monde rural africain, généralement partenaires d'interventions de l'aide au développement⁴. À l'époque des rencontres de Bonneville, le GRAD finalisait d'ailleurs une reconstitution historique multimédia du

⁴ Entretiens pour partie valorisés sous forme de dossiers thématiques sur l'aide comprenant des extraits brut de paroles paysannes : <https://www.grad-s.net/paroles-paysannes/changer-l-aide/> et parfois édités sous forme d'autobiographies.

mouvement paysan ouest-africain alors en pleine effervescence avec la création du Réseau des Organisation Paysannes et de Producteurs d'Afrique de l'Ouest (ROPPA) en 2000⁵.

La question des supports de la mémoire et de leur influence sur les rapports entre le monde du développement et les sociétés paysannes a également été travaillée. L'obstacle de la langue et celui de l'écriture ont souvent été évoqués. La culture paysanne est orale, les décisions se prennent sous l'arbre, alors que le "projet" de développement repose sur des informations écrites qui échappent au paysan et le rendent dépendant de celui qui sait lire et écrire. On est alors dans un rapport de domination que certains d'entre nous ont cherché à contourner en introduisant entre l'écrit et l'oral des "objets intermédiaires" (photos, schémas, récits – détour par humour, séduction, métaphores pour sortir du jeu des violences croisées) pour faciliter le dialogue praticiens/paysans.

Comment fonctionnait la mémoire sur l'espace de Bonneville ?

C'était un travail de mémoire qui en était le moteur à travers les tours de table d'ouverture, mais la mémoire convoquée était une mémoire immédiate, individuelle, une mémoire vive basée sur des récits d'expériences vécues à partir desquelles se faisait une prise de recul et s'élaborait un travail sur le sens pour dénoncer la fausse parole du discours et des outils de la machinerie du développement, de ce "développement insensé" contre lequel se battait déjà Pierre Bungener, le premier directeur de l'Institut Africain de Genève, devenu l'IUED (Bungener 1978). Nul doute qu'il se serait senti chez lui à Bonneville.

Dans l'image du rétroviseur, il y a celle du miroir. L'espace de Bonneville était un "espace-miroir", miroir qui nous réfléchissait et nous permettait de réfléchir. Le paradoxe est que cet espace n'a pas réussi à produire sa propre mémoire. Il a plusieurs fois voulu, mais n'a pas pu produire (écrire) une mémoire, et de ce fait n'a pas laissé de traces, si ce n'est dans la mémoire orale de chacun des participants du groupe de Bonneville et dans les quelques textes diffusés dans un cercle restreint pendant et après ces rencontres. Mais la vocation de ce groupe était-elle de "faire œuvre" collective et de publier ? C'était plutôt un lieu de fermentation, un espace de prise de recul pour agir ailleurs. Un des membres du groupe disait : "*Cela bouillonne ici pour que cela se passe ailleurs.*"

Et que cela nous apprend-il sur la fonction de la mémoire ?

On peut considérer ces rencontres de Bonneville comme un processus mémoriel issu du monde de l'aide au développement qui révèle une dimension des rapports entre mémoire et développement : c'est bien une question de "mémoire du développement" posée par l'exercice du Club du Sahel qui a été au cœur de son "bouillonnement" et de l'évolution de sa réflexion. En échangeant de façon intensive, en revisitant les traces laissées par Bonneville dans nos mémoires et nos archives, il nous est rapidement apparu que plusieurs registres mémoriels aux fonctionnements différents s'y étaient révélés, et que celui de du monde de l'aide n'était pas le même, par exemple, que celui des sociétés rurales avec lesquelles la plupart d'entre nous travaillaient. L'expérience de Bonneville ouvre ainsi sur de nombreuses pistes d'analyse. Nous proposons ici, à la manière de notre façon de procéder à Bonneville, de poursuivre leur exploration en partant des éclairages sur le fonctionnement de la mémoire dans les sociétés rurales africaines qu'apporte l'expérience de terrain de l'un des auteurs.

On va passer ici du "nous" au "je".

Mémoire construites et reconstruites

Comment as-tu été amené à accompagner un travail de mémoire dans des communautés rurales africaines ? (DP)

(LB) Les sociétés rurales dans lesquelles sont insérées les organisations paysannes, et dans une large mesure ces dernières, n'écrivent pas, mais fonctionnent essentiellement sur la base d'une mémoire orale, qui peut d'ailleurs être écrasante quand on parle du "poids de la tradition", mais qui est très puissante. J'ai été amené à solliciter la mémoire paysanne quand, en 2001, l'un des responsables d'une association paysanne de la région du Fleuve au Sénégal – l'UJAK – m'a demandé de l'aider à "faire le film" du canton de Guédé où elle est implantée : "*nous voulons savoir sur quel tapis nous sommes assis*". La question était imprévue et très

⁵ Ce travail éditorial innovant a été mis sur CD-ROM mais a très peu été utilisé par les acteurs même du mouvement qui pourtant avaient contribué par leurs témoignages à sa réalisation. <https://gradsuisse.wordpress.com/productions/acteurs-du-developpement/combat-paysans/>

intéressante. Nous avons alors cherché ensemble comment procéder pour faire produire par cette communauté son Histoire et avons mis au point une méthodologie assez simple consistant à réunir dans un premier temps un groupe d'acteurs cantonaux, puis à organiser des assemblées de village en leur proposant un exercice collectif inédit pour eux et qui a très rapidement suscité un vif intérêt en leur posant une seule question : "*pouvez-vous nous rapporter des évènements qui ont transformé la vie des paysans de votre communauté ?*". Ils étaient encouragés à apporter des évènements qu'ils avaient vécus eux-mêmes ou qui leur avaient été racontés, tels qu'ils leur revenaient à l'esprit et sans se soucier d'un ordre chronologique. Une seule règle était imposée dans cette sorte de foire au souvenir : dater l'évènement. Bien que l'on m'ait souvent soutenu que ce n'était pas possible, je m'y suis toujours rigoureusement tenu, en invitant le groupe à aider celui ou celle qui avait proposé un évènement jusqu'à ce qu'on s'accorde sur une date ou une période (entre telle et telle année) et nous y sommes toujours parvenu, en faisant des recoupements avec des évènements historiques, en se situant par rapport à des calamités ou en calculant les générations. Dans la plupart des cas on a pu remonter avant la période coloniale. Dans deux villages du Wadi-Fira, au Tchad, nous sommes même remontés jusqu'au IX^{ème} siècle, ce qui témoigne bien de l'existence d'une mémoire sur le temps long dans ces communautés. Ces exercices s'étalaient sur au moins deux jours : une fois la collecte faite il était possible à partir des dates de réorganiser ces évènements dans une trajectoire historique et de proposer à la communauté le lendemain un récit de son Histoire qu'elle était invitée à corriger ou compléter. L'enthousiasme des paysans du canton de Guédé pour ces premiers exercices m'a encouragé à les poursuivre, ce que j'ai fait par la suite dans une soixantaine de communautés d'agriculteurs ou de pasteurs d'autres régions du Sénégal, puis au Mali, au Tchad, au Cameroun, au Nigeria et au Bénin. Quelques analyses comparatives que j'ai pu faire mettent en évidence des contrastes et des décalages dans le temps, mais aussi des constantes, notamment une lente mais permanente évolution témoignant, s'il en était nécessaire, de ce que ces sociétés ne sont nullement figées. On voit aussi clairement l'alternance de périodes difficiles et de périodes de rebondissement, la permanence du surgissement sous des formes diverses de la violence dans la vie des paysans, une étonnante capacité d'adaptation chez les communautés qui ont survécu, et dans presque tous les cas des fécondations venues de l'extérieur, soit qu'elles aient été introduites par des étrangers, soit qu'elles aient été rapportées par des voyageurs.

Histoires vraies, ou histoires dont on a besoin ?

Il est arrivé une fois que par hasard un professeur d'Histoire de l'Université de Dakar rende visite à une association paysanne (l'UGPM) au moment où nous reconstituions l'Histoire paysanne du Cayor. Il nous a dit être surpris de découvrir des aspects de cette Histoire qu'il ignorait, et qu'il envisageait de les intégrer dans son enseignement. J'ai pu de mon côté vérifier que la mémoire paysanne conserve en effet des traces d'Histoire par ailleurs oubliées en entendant des paysans de la région de Louga au Sénégal raconter des épisodes du "malaise paysan" de la fin des années 60 qui semble effacé de la mémoire nationale. Ceci ne veut cependant pas dire que ces histoires de communauté paysanne restituent la vérité historique que cherchent à mettre à jour les méthodes ethnographiques ou historiques. Dans un cas, j'ai eu l'occasion au Bas-Zaïre de faire reproduire à deux années de distance une histoire par les mêmes participants : ce n'était plus la même histoire, un personnage central dans la première avait été effacé du tableau, et l'histoire recomposée en conséquence. Dans son travail de mémoire, la communauté produit et parfois fabrique l'histoire dont elle a besoin à un moment donné, et il m'est vite apparu que l'enjeu pour elle n'est pas la connaissance historique, mais la construction et l'entretien de leur identité dans un contexte spatio-temporel donné. Ce travail sur l'identité est d'autant plus nécessaire et apprécié des villageois qu'ils vivent des mutations qui ébranlent leur identité collective comme le montrent les discussions fréquentes sur le nom du village et son origine. L'approche utilisée met en évidence le fait que personne ne connaît toute l'Histoire de sa propre communauté, tous font des découvertes ! En rapprochant les bribes d'Histoire que chacun détient, ils reconstruisent ensemble une Histoire – une identité – commune, différente de celle du village voisin.

Les membres de l'UJAK avaient besoin de "savoir sur quel tapis ils étaient assis" dans une zone profondément remodelée par les aménagements des périmètres irrigués où les rapports entre éleveurs, pêcheurs et agriculteurs, entre hommes et femmes et entre générations se redistribuaient. Lorsque j'ai proposé en 2012 à une organisation d'agropasteurs béninois (ANOPER) de réaliser des histoires de communautés, nous avons pu faire remonter au XVIII^{ème} siècle l'installation dans ce pays de communautés d'agro-pasteurs et retrouver les traces des accords et alliances conclus avec les chefferies bariba. Dans ce

pays où les agro-pasteurs revendiquent leur qualité de béninois et continuent d'être considérés par beaucoup comme des étrangers, l'intérêt "stratégique" de ces exercices de mémoire est tout de suite apparu à l'ANOPER qui a demandé que ses animateurs soient formés à la conduite de tels exercices pour ensuite les poursuivre par eux-mêmes.

Que nous apprennent ces histoires de communauté ?

Ces histoires de communauté sont une mine pour saisir les processus de transformation à l'œuvre dans le monde rural. Parmi les images que j'utilise pour faire comprendre l'exercice et relancer l'attention (celle du chapelet dont chaque événement est l'une des perles, d'un Coran dont on parcourt les sourates...) je me suis souvent servi de celle du métier à tisser avec ses fils de chaîne (les constantes repérables dans chaque histoire : accès à l'eau pour certains villages, entretien du cheptel ailleurs, valorisation de l'érudition ou de la religion dans d'autres...) et son fil de trame dont le tisserand joue avec sa navette pour créer le motif du tissu ou de la natte (les événements qui modifient le cours de l'histoire : la colonisation, l'introduction de la culture attelée, une épidémie, la guerre, la sécheresse...). À Toyone (Wadi Fira, Tchad), quand je suis arrivé le deuxième jour de l'exercice là où nous avons rendez-vous pour la séance de restitution, quelques hommes s'affairaient à installer un métier à tisser traditionnel qui n'avait pas servi depuis des années et ont fait une démonstration devant les participants pour illustrer mon image du tissage utilisée la veille. La scène m'a fait penser à ces "fêtes de la moisson" de chez nous où l'on ressort les vieilles machines à battre et où se rejoue avec nostalgie les scènes d'un passé révolu. J'ai compris que mon image du métier à tisser avait vieilli et ne parlerait bientôt plus du tout aux nouvelles générations, et mesuré à cette occasion dans le paysage resté très traditionnel de ce village ouaddaïen combien les transformations sont discrètes, mais réelles et rapides. La mémoire se fixe alors sur ces objets précieusement conservés par certains et se transmet lorsqu'ils les exhument. Encore faut-il que l'occasion en soit donnée.

Et qu'apprennent-elles sur la transmission de la mémoire paysanne ?

L'oralité reste prédominante, mais elle n'est pas exclusive. Dans ces exercices, ce qui se passe pendant la nuit est toujours important. J'ai pu observer très souvent que le bouche à oreille convoquait de nouveaux participants jusqu'à en doubler le nombre à l'assemblée de restitution du deuxième jour et que ceux de l'assemblée du premier jour avaient mis à profit la nuit pour vérifier ou compléter les informations de la veille et enrichir ainsi le lendemain l'élaboration du récit villageois. Mais ils ne rapportaient pas seulement des informations. Souvent ils revenaient avec des objets porteurs de mémoire : ticket d'impôts du "temps colonial" (1939), titre d'emprunt national jamais remboursé (1964), carte d'ancien combattant, billets de banque périmés, blague à tabac, corne d'initiation...

Il est plusieurs fois arrivé que le chef de la communauté, ayant compris ce que l'on était en train de faire, me demande de suspendre la réunion et fasse convoquer les enfants du village "*pour qu'ils entendent cela*". Il est également arrivé plusieurs fois que l'on me demande de transcrire cette histoire pour la remettre à l'école du village afin qu'elle y soit enseignée. La répétition de ces demandes m'a incité à m'entretenir quand je le pouvais avec les enfants présents pour savoir ce qu'ils avaient découvert à travers cet exercice. Ils m'ont la plupart du temps dit que c'était la première fois qu'ils entendaient parler de l'histoire de leur village.

Ceci indique que la mémoire orale ne se transmet plus comme par le passé et que les chefs de communauté qui faisaient venir les enfants en sont conscients. Les paysans avec qui j'ai discuté de cela donnaient une réponse un peu courte ("*les enfants ne nous demandent pas*"), mais qui traduit bien le malaise intergénérationnel actuel – et la façon dont les adultes n'osent plus transmettre et s'en remettent à l'école, qu'ils accusent en même temps d'éloigner les enfants du village.

Trouve-t-on des traces des "projets de développement" dans ces histoires de communauté ?

J'ai toujours été introduit dans ces communautés par des paysans appartenant aux organisations paysannes ou d'éleveurs avec lesquelles je travaillais, sauf au Tchad où je réalisais des études de terrain avec les équipes tchadiennes de la Coopération suisse. Ce n'est que dans les histoires recueillies dans ce cadre que les paysans ont explicitement évoqué les "projets", et c'était bien entendu des projets suisses qu'ils parlaient. En même temps, l'introduction du coton et de la culture attelée, la construction d'un dispensaire ou d'une école, l'aménagement d'une route ou le lancement d'un pont, le creusement d'un forage (mais aussi la panne du forage) marquent les histoires de toutes ces communautés. Sont donc évoqués dans les

mémoires paysannes les « innovations » introduites par des interventions extérieures (dont celle des projets, mais aussi des conquérants pré-coloniaux, du colon, de l'État, des anciens combattants, des commerçants, des migrants, des voyageurs ...) que se sont appropriés les villageois, souvent en les modifiant. Par contre les "traces tangibles" des projets dans les villages sont souvent des objets morts ou détournés qui ont vécu le temps du projet comme le sigle du projet sur des pancartes dont la peinture s'est écaillée, des forages qui ne fonctionnent plus, des fosses fumières inutilisées, des bâtiments affectés à de nouveaux usages ou laissés à l'abandon, des carcasses de tracteurs ou de machines Le terme même de "développement", qui d'ailleurs n'existe pas dans les langues parlées au village, n'apparaît pas dans les histoires paysannes que j'ai entendues.

Tu as aussi expérimenté ce que tu as appelé les « explorations paysannes ». Quels en ont été les apports sur la question l'aide au développement ?

C'est un autre mode d'approche du monde rural que j'ai pratiqué dans les années 90 pour tenter, en comprenant que je n'y comprenais pas grand-chose, de connaître "de l'intérieur" les nouveaux modes d'organisation de ces sociétés. J'appelais cela des "explorations paysannes" et cela consistait à voyager avec des paysans que je connaissais dans des régions qu'ils ne connaissaient pas, mais étaient curieux de découvrir. Le voyage pouvait durer plusieurs semaines. Le "contrat" entre nous était qu'ils conduiraient leurs échanges avec les paysans qu'ils allaient rencontrer comme ils l'entendraient et que je ne prendrai en aucun cas la parole, je prenais simplement note de ce que l'on me traduisait ; ils me présentaient comme un de leurs amis qui les accompagnait. J'ai constaté que quand le blanc ne parle pas il est très vite oublié. Le soir, nous échangeons sur ce qui s'était passé. Ce qui m'est alors clairement apparu, c'est que quand ils sont entre eux, les paysans ne parlent pas du "développement". Ils se posaient mutuellement des questions sur leur vie, leur façon de produire, les changements qu'ils constataient, les conséquences de la sécheresse, la façon dont ils s'organisaient, leurs coutumes, en comparant ce qu'ils vivaient chez eux et ce qu'ils découvraient. Ils partageaient leurs inquiétudes (déjà sur la sécurité, sur la jeunesse) et leurs savoir-faire (en visitant les champs ou les aménagements). Quand j'ai explicitement posé en marge de ces explorations à des paysans maliens la question de savoir ce qu'était pour eux le développement, certains m'avaient répondu : "*c'est le goudron*". Clarification apportée, ils ne disaient pas ici que c'était le progrès du passage de la latérite à l'asphalte, mais que c'était la route sur laquelle ils voyaient passer – rarement s'arrêter chez eux – les 4x4 des projets. D'autres concédaient qu'il faudrait penser à donner un « *aspect de développement* » à leurs Tons. La formule est éloquent !

À l'issue de la dernière exploration paysanne que j'ai organisée, l'idée est venue de demander aux paysans explorateurs de dessiner ce qu'ils avaient découvert. Quand "l'agent de développement" apparaît sur certains dessins, il y figure de façon très singulière : comme quelqu'un qui passe furtivement en marge du village, ou comme un démiurge qui fait tomber une pluie d'argent sur le village ou encore apporte de l'engrais à des paysans faméliques. Parmi ses attributs, il y a un stylo ou un dossier : c'est aussi l'homme du papier. C'est l'homme d'un autre monde, d'un autre espace.

Mais revenons pour conclure à notre forme initiale d'entretien.

Que nous apprennent ces pratiques mémorielles sur les dynamiques sociales ? Quel rapport ont-elles avec l'Histoire ?

En nouant la question de la mémoire et la question politique M. A. Fouéré donne plusieurs clés pour articuler notre analyse de ce qui se passait autour de Bonneville avec la thématique de la mémoire, et invite à "*saisir les recompositions mémorielles par rapport aux dynamiques sociales et politiques des contextes où elles se déploient*" (Fouéré, 2010). Elle propose une lecture de la fonction sociale de la mémoire en suggérant que "*c'est dans la dynamique même de production mémorielle que se forment des subjectivités morales et politiques*" et que "*la mémoire est aussi outil d'action sur le monde social*". On rejoint d'une certaine façon le "*cela bouillonne ici pour que cela se passe ailleurs*" de Bonneville.

La distinction faite entre le projet "scientifique" de l'*Histoire* (recherche objectivée de reconstitution du passé) et le fonctionnement de la *mémoire* (représentation construite du passé reconfiguré pour s'ajuster aux conditions du présent) nous permet de questionner des "*pratiques différenciées de la mémoire*" en fonction des enjeux socio-politiques sur les différents espaces sociaux à un moment donné. En outre, en évoquant une "*production incessante de significations collective entremêlant des narrations du passé liées à des temporalités différentes*", l'auteure invite à "*connecter tout objet mémoriel aux différentes*

temporalités qui lui sont associées", telles que peut les mettre à jour l'Histoire de l'aide au développement ou celle de chaque communauté rurale africaine. On voit l'intérêt qu'il y aurait à comparer les enjeux et les modalités du travail de mémoire en 2000 et en 2021 sur l'espace de l'aide au développement et sur ses espaces d'intervention, mais aussi sur ceux dont l'aide est absente.

L'espace mémoriel de Bonneville dont nous sommes partis était à la jonction de l'espace social de l'aide au développement (enchaînement avec COOP 21, appartenance des participants à la configuration développementiste) et de terrains concrets comme celui des sociétés rurales. Ce groupe s'est cristallisé dans un temps particulier de questionnement sur l'action de développement où ont éclos d'autres espaces de réflexion sur les pratiques de coopération. L'enjeu pour ces praticiens était de donner un sens à leur action à travers une meilleure intelligence des dynamiques sociopolitiques (Barbedette 2000).

Les sociétés rurales africaines dans lesquelles étaient "engagés" les participants aux rencontres de Bonneville utilisent des outils mémoriels encore essentiellement *oraux* dans un monde où domine l'écrit et de plus en plus la virtualité. Sans reprendre l'idée de "*crépuscule de la transmission mémorielle*", M. A. Fouéré parle à son propos de "*mémoires tronquées qui se maintiennent à un niveau infra-officiel et tendent même à tomber dans l'oubli*" : c'est ce que l'on a ici traqué à travers les histoires de communautés. Leurs thèmes, leurs angles morts, leurs non-dits ou leur refoulé nous parlent des dynamiques sociales et politiques à l'œuvre aujourd'hui dans le monde rural africain, de leur rapport perturbé au sens et de la façon dont elles subissent les contrecoups de la modernité, ses valeurs et ses modes de communication. L'enjeu de leur difficile travail de mémoire est celui de la pérennisation de l'identité de ces communautés.

Sur l'espace de l'aide au développement, la tentative de COOP 21 de jeter un œil dans le rétroviseur intervient à un moment de l'Histoire de l'aide en Afrique de l'Ouest (20 ans après les grandes sécheresses et à l'heure d'un bilan pour le Club du Sahel) qui la rendait possible, tandis que l'aide est ensuite entrée dans un autre temps et une autre dynamique, moins critique, à partir du moment où elle s'est redonnée un langage commun et redynamisée autour des OMD. Elle a alors eu moins besoin d'un rétroviseur que de "projecteurs" : quand elle cherche des traces de son action, en quête obsessionnelle de l'impact, c'est pour se justifier ou pour se confirmer dans ses certitudes (la validité des dogmes néo-libéraux du mainstream et la quête de reproductibilité des "success stories") et son principal outil mémoriel est l'évaluation (donc un *écrit*, qui échappe aux "bénéficiaires" du monde rural), ou l'anticipation (mémoire du futur ; elle produit aussi ses fictions). Son travail de mémoire ne cherche pas à apprendre des réalités, mais à forcer la réalité (interventionnisme de l'aide). Voilà qui dit beaucoup sur les dynamiques politiques actuellement à l'œuvre dans ce champ, et du rapport au sens devenu second sur cet espace au profit des questions de l'efficacité et de l'efficience, alors que la question du sens de l'action de développement était posée dans l'exercice COOP 21.

M. A. Fouéré questionne un quatrième espace "moderne" que l'on pourrait appeler "l'espace intellectuel africain". C'était avant les indépendances celui des luttes coloniales et de la négritude. Il est aujourd'hui très travaillé par la mémoire de la traite négrière, des spoliations coloniales, de la domination culturelle, de la stigmatisation raciale. Ses "revendications mémorielles", écrit-elle, "*ne sont pas seulement à étudier du point de vue des interrogations de la métropole, mais comme faisant partie intégrante du jeu politique des pays considérés*". L'article de l'auteure est antérieur aux "ateliers de la pensée" de Dakar qui mettent en question la prétention universaliste des anciennes puissances coloniales. Dans les fourgons du prêt à penser de la "métropole", il y a l'allant de soi du "développement". Bonneville, qui a existé dans un autre temps, n'est pas entré dans cette quatrième dimension, mais on peut penser que le groupe y aurait été sensible.

À travers leurs combinaisons d'évènements et de significations, ces différents processus mémoriels rappellent les assemblages souvent hétéroclites de formes et de couleurs d'un kaléidoscope. Qu'est-ce qui semble gouverner aujourd'hui la "mémoire kaléidoscopique" de l'aide au développement ?

On peut sans doute faire des liens entre le caractère composite de l'espace de l'aide au développement et la diversité, voir la disparité des processus mémoriels qui concernent l'aide. Si on devait s'en faire une représentation, on pourrait imaginer l'espace de l'aide au développement comme un vaste tissu nerveux qui couvre une partie du monde avec de très large « trous ». Il y a des pôles synaptiques à Washington, Paris, Bruxelles, Berlin, Londres, Pékin, Berne... mais aussi dans les Ambassades et les délégations de l'Union européenne d'un grand nombre de pays du Sud. Les projets de l'aide au développement sont autant de

synapses qui naissent et meurent au fil du temps, ancrés temporairement sur des territoires disparates, certains plus ou moins connectés, d'autres pas du tout. Le monde de l'aide au développement est donc multicentré, discontinu dans l'espace et dans le temps, et compose un territoire multisitué (Cortes et Pesche 2013) dans lequel circulent des ressources matérielles et immatérielles (savoirs, savoir-faire, expériences vécues,...), ces dernières pouvant un jour produire de la mémoire moyennant un travail spécifique.

Les « professionnels » de l'espace de l'aide au développement occupent ces synapses et les font vivre le temps de leur affectation dans un poste ou un projet. Pour eux, le travail de mémoire est rendu difficile par de fortes mobilités et une pression à la performance laissant peu de temps au recul réflexif. Un membre du groupe de Bonneville ayant été en poste dans une ambassade d'un pays sahélien nous disait : « *en quatre ans, on termine les projets de nos prédécesseurs et on démarre ceux que nos successeurs géreront* ». L'expérience de Bonneville montre que les sites les plus denses de cet espace peuvent avoir une capacité de production mémorielle, comme celle de Coopération 21 mais que les transformations de cet espace, son fonctionnement subordonné aux transformations plus globales de l'action publique par le new public management, en font un domaine professionnel où le travail de mémoire se confond souvent avec l'évaluation des performances espérées des interventions).

Quelques trop rares autobiographies de responsables africains de la société civile, qui à la différence des agents de l'aide labourent les mêmes terres dans la durée, confirment à la fois leur grande capacité à tirer les leçons des interventions de l'aide mais aussi de les remettre à leur juste place, c'est-à-dire celle d'un facteur parmi d'autres dans les grands mouvements qui transforment le Monde (Cissokho 2009; Diedhiou 1998; Sakho 2018). C'est aussi le cas d'ouvrages de cette nature produits par des professionnels de cet espace (Gentil 2013; Giri 2012; Hugon 2013; Winter 2010). Et bien sûr, il faudrait citer la large littérature qui s'est penchée sur l'Aide au développement. On voit bien l'immensité que pourrait représenter un travail global de mémoire sur l'espace de l'aide au développement !

Bibliographie

- Barbedette, Loïc. 2000. Recension de « Sciences sociales et coopération en Afrique : les rendez-vous manqués. Sous la direction de Jean-Pierre JACOB, Nouveaux Cahiers de l'IUED, n°10, Genève et Paris, IUED/Presses Universitaires de France, septembre 2000 ». *Bulletin de l'APAD* (20): 8.
- Bungener, Pierre. 1978. *Le développement in-sensé, itinéraires pour un combat* -. Lausanne: L'Âge d'homme,.
- Cissokho, Mamadou. 2009. *Dieu n'est pas un paysan*. Présence Africaine / GRAD.
- Cortes, Geneviève, et Denis Pesche. 2013. « Territoire multisitué ». *Espace Géographique* 42(2) (289-292)
- Diedhiou, Famara. 1998. *Mouvement paysan sénégalais : les sentiers du futur*. Dakar: FRAO/WARF.
- Egger, Philippe. 1987. *Association six « S » (se servir de la saison sèche en savane et au sahel) et les groupements naam* ; Genève: International Labour Organisation - ILO.
- Fouéré, Marie-Aude. 2010. « La mémoire au prisme du politique ». *Cahiers d'études africaines* 50(197): 005-024.
- Gentil, Dominique. 2013. *Au cœur de la coopération internationale. Trajectoire d'un praticien*. Karthala.
- Giri, Jacques. 2012. *Du Tiers-monde aux mondes émergents. Un demi-siècle d'aide au développement*. Karthala.
- Hugon, Philippe. 2013. *Mémoires solitaires et solidaires. Trajectoire d'un économiste du développement*. Karthala.
- Kaï Hong, Kwan, éd. 1991. *Jeux et enjeux de l'auto-promotion. Vers d'autres formes de coopération au développement*. Presses Universitaires de France - Cahiers de l'IUED.
- Lavabre, Marie-Claire. 2007. « Paradigmes de la mémoire ». *Transcontinentales* (5): 139-47.
- Lecomte, Bernard. 1986. *L'aide par projet. Limites et alternatives*. Paris: OCDE Centre de Développement.
- Lecomte, Bernard, et David Naudet. 2000. « Survivre grâce... Réussir malgré... L'aide ». *Autrepart - Les Cahiers des sciences humaines* 13.
- Lecomte, Bernard, Pesche, Denis. 2020. « Bernard Lecomte : de l'aide par projet à l'écoute paysanne. Les chemins de traverses de l'engagement ». *Revue internationale des études du développement* 244(4): 123-40.
- Naudet, Jean-David. 1999. *Trouver des problèmes aux solutions : vingt ans d'aide au Sahel*. Paris: OCDE.
- Sakho, Baganda. 2018. *L'émigration n'est pas la solution. Au cœur du développement local, itinéraire d'un*

paysan soninké, plombier, militant, Maire ! GRAD / Soxaana Fedde.

Simon, Anne, Chantal Tien, et Karine Goasmat. 1999. *La coopération entre l'Union Européenne et les pays ACP : recueil de cas.* Editions Charles Léopold Mayer.

Winter, Gérard. 2010. *A la recherche du développement : Un fonctionnaire au service d'une passion.* Paris: Karthala.